

FLORA DÉTRAZ

HURLULA

Centre Pompidou / 11 au 13 octobre



FESTIVAL D'AUTOMNE 2023

Centre
Pompidou



« Écrire la danse à partir de cette idée de déformation, de transfiguration »

Entretien avec Flora Détraz

Votre recherche artistique creuse la relation entre le corps et la voix. Comment vous êtes-vous plus spécifiquement intéressée au cri pour HURLULA ?

Je me suis rendu compte, après coup, que depuis ma première pièce, *Tutuguri*, je remonte progressivement dans le corps. J'associe ce solo de ventriloquie au ventre. *Muyte Maker* se trouve plus dans la poitrine avec le chant, les polyphonies. Dans *Glottis* on a développé un langage guttural, presque de l'ordre du *beatboxing*, situé dans la gorge, proche de la glotte. À présent, *HURLULA* est l'ouverture d'une bouche béante, pour faire sortir tout ça. Le cri m'intéresse pour sa connexion spontanée avec les couches les plus profondes de notre être, de notre âme, de nos émotions. En criant on se relie à quelque chose de très ancestral, de sauvage, d'avant le langage, à ce qui n'est pas définissable.

On imagine le cri comme une manifestation émotionnelle presque incontrôlable. Comment l'avez-vous apprivoisé ?

Nos cordes vocales sont tellement précieuses et fragiles qu'il faut trouver comment ne pas se faire mal en travaillant. Pour ne pas se casser la voix, des techniques existent, par exemple dans le hard rock et le métal. J'ai été de mon côté très bien accompagnée et coachée pour aller chercher le cri dans la douceur, pour trouver une amplitude dans la détente. Grâce à la respiration profonde, presque abyssale, tu peux affiner les strates qui existent entre le souffle et le cri, en passant par des râles, des pleurs, d'un son ouvert dans la gorge à un hurlement plus resserré. Si je me suis vite aperçue qu'il est difficile, rien qu'en écoutant le son, de catégoriser l'origine d'un cri – qui peut autant être de douleur que d'extase – j'ai eu envie d'explorer toutes sortes de nuances : aiguës, graves, des cris qui durent ou plus brefs, et même muets. Mais même si je travaille à définir ces cris, à les maîtriser, je ne sais jamais trop par avance comment cela va sortir, ni combien de temps on peut les tenir.

Qu'est-ce que cela fait au corps de travailler ce cri ? Quelle matière chorégraphique cela produit ? C'est très libérateur et en même temps presque

chamanique, comme si le corps devenait un canal qui se laisse traverser par un son, depuis le sol en passant par le sexe et sortant par la bouche. C'est un travail très profond qui pousse sur les organes, le diaphragme... Après trois jours de résidence, j'ai passé une nuit entière à vomir. Physiquement ça remue ! D'un point de vue chorégraphique, je me suis demandé ce que cette force-là qui déborde de l'intérieur vers l'extérieur amène en termes de physicalité et de mouvement. J'ai ainsi eu envie d'écrire la danse à partir de cette idée de déformation, de transfiguration. Je me suis aperçue que ce jaillissement libère des endroits de blocage et bouscule les codes de bienséance, de politesse, de beauté. Cela est lié au fait qu'en tant que femme je n'ai jamais appris à crier. Je n'ai pas été éduquée à exprimer la colère ou des émotions extrêmes, à entrer en confrontation, en crise. Et je pense que je ne suis pas la seule à avoir été lissée de la sorte, car pour une femme le cri est très vite associé à l'hystérie, à la folie. Alors, c'est presque une forme de militance féministe que de trouver cet endroit de puissance, de prendre cette place.

HURLULA est un concert chorégraphique et un film que vous avez tourné en extérieur. Que recherchez-vous dans ces paysages ?

Avant ce projet, mes seules expériences de cris ont été dans la montagne ou devant la mer. Je pouvais un cri que j'appelle existentiel, celui que l'on fait quand on se sait seule, celui qui n'a pas vocation à être entendu par quelqu'un, qui n'appelle aucune réaction. Il m'apparaissait de façon très claire que le cri se liait à la notion de paysage, de nature, de vastitude. Contrairement à la scène, le médium de la vidéo permet d'aller directement travailler dans ces endroits. Et, conjointement à ce désir, les figures antiques de la Pythie et de la Sibylle m'intéressaient. Ces femmes oracles qui livrent des prophéties sont à la fois ancestrales et en projection vers le futur. La Pythie est plutôt représentée dans le temple d'Apollon, sur une montagne, la Sibylle, elle, dans les forêts. Dans les Cévennes, nous avons tourné dans une forêt avec de magnifiques roches aux formes presque préhistoriques, car je cherchais

un paysage qui puisse contenir les deux éléments. J'ai aussi utilisé des miroirs, qui sont très souvent présents dans mes processus de création, mais ont tendance à disparaître une fois que je passe à la scène. Comme la Pythie qui est entre deux mondes et comme le cri, le miroir représente pour moi une trouée, un tunnel, un passage vers un ailleurs, vers l'invisible. Il permet de montrer ce qu'on ne voit pas dans le champ : ici un personnage se tient de dos et on aperçoit grâce aux reflets des fragments de corps. Peut-être les siens ?

Cette recherche vous a aussi conduite jusqu'en Islande...

Depuis le début, l'Islande était une obsession. J'avais la sensation que le silence y trouvait une force particulière, dans un rapport peut-être plus vaste, plus profond, plus épais. J'étais très intéressée par l'idée de le faire résonner avec le cri, d'observer ce déchirement. Avec l'équipe de création, la musicienne Claire Mahieux et le musicien Lê Quan Ninh, nous sommes rendus sur place pour enregistrer des sons, prendre des images pour inspirer la scénographie et moi pour crier dans ces paysages. C'est très puissant de voir cette terre volcanique qui bouillonne, les geysers, les fumées, ces couleurs presque chimiques de vert, de jaune fluo. C'est comme si on avait entaillé la croûte terrestre et qu'on pouvait voir ce qu'il y a en dessous. Cela m'a beaucoup fait penser à la Pythie de Delphes, représentée au milieu de vapeurs dans le même type d'endroits géothermiques. On raconte d'ailleurs que c'est en respirant ces vapeurs qui lui montaient à la tête qu'elle avait ses fameuses visions... Aussi, ces failles et fractures ont matérialisé très concrètement le cri et ce que j'ai pu expérimenter durant le processus : une béance qui jaillit grâce à des forces telluriques.

Propos recueillis par Léa Poiret

Flora Détraz

Après des études de lettres et un cursus en danse classique, Flora Détraz complète sa formation au CCN de Rillieux-la-Pape, dirigé par Maguy Marin, et au Forum Dança, à Lisbonne. Elle fonde en 2013 la structure PLI, au sein de laquelle elle développe un travail chorégraphique et vocal. Elle crée *Peuplements* (2012), *Gesächt* (2014), *Tutuguri* (2016), *Muyte Maker* (2018), *Glottis* (2021). Elle est interprète pour Marlene Monteiro Freitas avec qui elle collabore notamment sur *Bacchantes – Prélude pour une purge*.

HURLULA

Centre Pompidou – 11 au 13 octobre 2023

HURLULA – le film

Réalisation et interprétation, **Flora Détraz**

Images, Vincent Bosc

Son, Claire Mahieux / Conseillère artistique, Justine Bougerol

HURLULA – création plateau

Conception, chorégraphie, composition et interprétation, **Flora Détraz**

Percussions, Lê Quan Ninh

Électroniques et conception sonore, Claire Mahieux

Conception scénographie, Nadia Lauro / Conception costumes, Flora Détraz

et Nadia Lauro / Lumières, Arthur Gueydan / Regard extérieur, Agnès Potié

Régie lumière, Arthur Gueydan / Régie son, Claire Mahieux

Régie plateau, Tatiana Carret

Réalisation scénographie, Nadia Lauro, Marie Mareca, Nina Michel

Réalisation costumes, Chloé Courcelle

Administration et production, Aoza production – Aline Berthou, Charlotte Bayle

Diffusion, Key Performance – Koenraad Vanhove

Production PLI / Partenaires, coproduction et résidences, Forecast – Skills e.V (Berlin) ; Maison de la Danse / Pôle européen de création et Biennale de la danse de Lyon 2023 ; Atelier de Paris / CDCN ; Charleroi Danse – Centre chorégraphique de Wallonie-Bruxelles ; PACT-Zollverein (Essen) ; Les Spectacles vivants – Centre Pompidou (Paris) ; Festival d'Automne à Paris ; LUX Scène nationale de Valence ; Centre Chorégraphique National de Caen Normandie – direction Alban Richard (accueil-studio / ministère de la Culture ; Chorège I CDCN Falaise Normandie ; A-CDCN (Les Hivernales – CDCN d'Avignon, La Manufacture – CDCN Nouvelle-Aquitaine Bordeaux · La Rochelle, L'échangeur – CDCN Hauts-de-France, Le Dancing CDCN Dijon Bourgogne-Franche-Comté, Chorège I CDCN Falaise Normandie, Le Pacifique – CDCN Grenoble – Auvergne – Rhône-Alpes, Touka Danses – CDCN Guyane, Atelier de Paris / CDCN, Le Gymnase CDCN Roubaix – Hauts-de-France, POLE- SUD CDCN / Strasbourg, La Place de la Danse – CDCN Toulouse / Occitanie, La Maison CDCN Uzès Gard Occitanie, la briqueterie CDCN du Val-de-Marne) ; Réseau R.O.M (Residencies On the Move) à La Balsamine (Bruxelles), en partenariat avec le joli collectif – Be, Fr ; Teatro Viriato (Viseu) ; O espaço do tempo, Montemor-o-novo (Lisbonne) ; Alkantara (Lisbonne) ; MA scène nationale – Pays de Montbéliard ; Montpellier Danse dans le cadre de l'accueil en résidence à l'Agora, cité internationale de la danse, avec le soutien de la Fondation BNP Paribas ; Montevideo, Marseille ; GMEM – centre de création musicale (Marseille) ; Onda office national de diffusion artistique dans le cadre du dispositif Écran vivant ; La Villa Albertine – Résidence à New York, en partenariat avec l'Institut français / La compagnie PLI bénéficie de l'aide au conventionnement de la Drac Normandie / ministère de la Culture et de l'aide aux structures et artistes de la région Normandie

Coralisation Centre Pompidou ; Festival d'Automne à Paris

Durée estimée : 1h30

Partenaires médias du Festival d'Automne

arte

franco
musique

franco
culture

franco
inter

Le Monde

Télérama

TRANSFUGE

centrepompidou.fr – 01 44 78 12 33 / festival-automne.com – 01 53 45 17 17
Photo © Flora Détraz / Vincent Bosc

